

LA DISCIPLINE DU SECRET CHEZ LES PREMIERS CHRETIENS

J.M. d'Ansembourg

Les monuments écrits et figurés des premiers siècles chrétiens sont enveloppés de mystère : l'allégorie et le symbole y règnent partout ; le langage des Pères et des Docteurs est plein de réticences ; les produits de l'art ne sont à proprement parler qu'un ensemble d'hiéroglyphes et d'énigmes dont les initiés seuls ont le mot. Ce fait n'est point le résultat du hasard ou du caprice mais bien d'une discipline systématique.

A titre d'exemple, l'abbé Martigny¹ expose comment St Cyrille de Jérusalem avait conçu ses catéchèses :

« Les premières, qui furent prononcées devant les catéchumènes, ne renferment pas un mot relatif aux mystères et surtout au sacrement de l'Eucharistie ; celles de la seconde classe, au contraire, que ce grand Evêque consacra à l'instruction des seuls fidèles ou baptisés, s'expriment au sujet de ces mêmes mystères d'une manière tellement claire qu'on ne peut rien désirer de plus. Aussi recommande-t-il

¹ Abbé Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, éd. Hachette, 3^e édition, Paris 1889, aux articles « discipline du secret » et « symbole chrétien ».

expressément de ne jamais communiquer ces dernières instructions aux catéchumènes ni aux non-initiés (Praef. Catech.) : « Lorsque la catéchèse est récitée, si quelque catéchumène vient te demander : Que disaient les Docteurs ? Ne dis rien à cet homme du dehors ! ».

Cette discipline du secret était observée pour les mystères les plus profonds du Christianisme et notamment celui de la Trinité :

« Jamais il ne fut parlé à un gentil quelconque du mystère arcane du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; nous n'en parlons pas même ouvertement devant les catéchumènes ; mais nous parlons souvent d'une manière occulte, de telle sorte que les fidèles, ceux qui savent la chose, comprennent, et que ceux qui l'ignorent ne soient point scandalisés d'une révélation prématurée². »

La même discipline couvrait également les Sacrements³. Ainsi Théodoret avant de parler du baptême, annonce tout d'abord : *« C'est ici que nous avons surtout besoin d'un langage mystique »⁴*. On retrouve très souvent la formule *Percepit*, c'est-à-dire « il a reçu », sur les marbres chrétiens antiques : les initiés savaient que le complément sous-entendu était « le baptême ».

Quant à l'auguste sacrement de l'Eucharistie, qui ne sait les mille précautions avec lesquelles les Pères en parlaient ? Ils ne le désignaient presque jamais par son nom, mais seulement par des expressions symboliques *To agathon*, « le bien » par excellence, *Corporis Agni margaritum ingens*, « la sublime perle du corps de l'Agneau », comme l'appelle Fortunat, d'après les liturgies orientales (Carm. XXV, 1 – 3.)

S'adressant à ceux qui doivent bientôt être baptisés, St Cyrille de Jérusalem les console des restrictions présentes par l'espoir des révélations futures :

« Les initiés savent la nature de cette coupe, vous la saurez-vous aussi sous peu⁵. »

« Si l'on demande à un catéchumène, dit Saint Agustin, s'il croit en Jésus-Christ, il répond tout aussitôt : oui. Mais si on lui

² St Cyrille de Jérusalem, *Catéchumène VI*.

³ La chose est peu étonnante quand on pense que le mot latin *sacramentum* signifie, « mystère ».

⁴ *Epitom. Decret. C. XVIII*.

⁵ *Catéchumène I, Ad baptizand*.

demande : Mangez-vous la chair du fils de l'homme ? Il ne sait ce que nous disons⁶. »

Il en était de même pour les saints ordres : il n'était pas permis de les conférer en présence des catéchumènes. Nous trouvons un canon sur ce sujet dans les actes du Concile de Laodicée:

« Qu'il soit interdit de célébrer les ordinations sous les yeux des écoutants » (canon V).

On lit dans la vingt-troisième homélie sur *St Matthieu* de St Jean Chrysostome :

« Nous célébrons les mystères portes closes ; non point que nous supposions quelque côté faible dans nos mystères, mais parce que ceux que nous en éloignons sont encore trop faibles pour y participer⁷. »

L'abbé Martigny fait observer que le même besoin de mystère se fait remarquer dans les monuments figurés, et notamment dans les peintures, les sculptures et les inscriptions des catacombes romaines. Toute la religion, ses dogmes, ses enseignements, ses espérances et ses promesses sont figurées en un langage hiéroglyphique, dans un vaste système de symbolisme savamment organisé. On y retrouve tout un langage convenu reprenant non seulement des faits de l'Ancien et du Nouveau Testament, mais aussi des figures empruntées à la mythologie⁸, des scènes de la vie pastorale, des animaux, des plantes, des objets maritimes, mais par-dessus tout le poisson, mystérieux symbole du Christ et du Chrétien.

Les savants s'accordent à penser que ces images symboliques étaient comme autant de « tessères » ou signes de ralliement par lesquels les chrétiens se reconnaissaient entre eux, tout en essayant d'échapper à leurs persécuteurs.

Mais, souligne l'abbé Martigny, il ne faut pas oublier que, pour apprendre à rendre ou à cacher ses idées sous d'ingénieuses enveloppes, l'Eglise n'eut qu'à s'inspirer des discours de son divin

⁶ Tractatus II in Johan.

⁷ St. Jean Chrysostome, 23e Homélie sur *St Matthieu*.

⁸ L'abbé Martigny démontre que les premiers Chrétiens ont considéré Ulysse et Orphée comme des figures du Christ.

Maître, qui lui-même ne présente jamais la vérité autrement que sous le demi-jour de l'allégorie :

« C'est par beaucoup de paraboles semblables qu'il leur annonçait la Parole (le Logos), à la mesure de ce qu'ils pouvaient entendre ; car il ne leur parlait pas sans paraboles, mais en privé, il expliquait tout à ses disciples⁹. »

« Et les disciples s'avancèrent et lui dirent : Pourquoi leur parles-tu en paraboles ? Il leur répondit : Parce qu'à vous il a été donné de connaître les mystères du Royaume des Cieux ; à ceux-là par contre, cela n'a pas été donné¹⁰. »

Et l'abbé Martigny de conclure : Telle est, sans que nous ayons besoin de la chercher ailleurs, la source authentique du symbolisme chrétien. L'esprit du Maître est passé dans les disciples ; sa méthode revit dans l'enseignement que l'Eglise distribue en son nom ; elle rayonne dans la liturgie et se reflète sur les monuments figurés. La langue symbolique est donc un instrument divin que Jésus-Christ a laissé à son Eglise, et celle-ci s'en est servie, durant les premiers siècles de son existence, afin de voiler les vérités saintes aux regards profanes, tout en en multipliant partout l'expression matérielle pour l'enseignement et l'édification des siens.

⁹ *Evangile s. St Marc IV, 33 – 34.*

¹⁰ *Evangile s. St Matthieu XIII, 10-11.*